

## Interview de Patrick Viveret, philosophe et anthropologue – Lettre n°1 et 2

Philosophe et anthropologue, Patrick Viveret est magistrat à la Cour des Comptes. Chargé sous le gouvernement Jospin par le secrétaire d'Etat à l'économie solidaire d'une mission visant à redéfinir les indicateurs de richesse, il est l'auteur du rapport "Reconsidérer la Richesse" (édition de l'Aube) et de livres tels que "Pourquoi ça ne va pas plus mal?" (Fayard). Actif dans les mouvements altermondialistes, il a participé en 2001 à Porto Alegre au premier Forum social mondial. Il est à l'origine du Projet SOL, un système de monnaie complémentaire et a co-fondé les rencontres internationales "Dialogues en humanité".

Pour en savoir plus sur Patrick Viveret, ses ouvrages et ses activités :

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Patrick\\_Viveret](http://fr.wikipedia.org/wiki/Patrick_Viveret)

✓ Projet SOL : [www.sol-reseau.org](http://www.sol-reseau.org)

✓ Dialogues en Humanité : [www.dialoguesenhumanite.free.fr](http://www.dialoguesenhumanite.free.fr)

✓ Pour lire son rapport "Reconsidérer la richesse" :

<http://lesrapports.ladocumentationfrancaise.fr/BRP/024000191/0000.pdf>

### Nature Humaine : Qu'est-ce qu'agir ?

**Patrick Viveret** : Nous sommes des êtres spontanément agissant : le difficile pour un être humain est de ne pas agir. Les politiques font cette erreur anthropologique que les gens n'agissent que sous la contrainte et que, sans incitation, les gens se tournent les pouces. Or, le non agir est difficile à l'Homme, simplement parce qu'arrêter le tourbillon des pensées et des projets ne va pas de soi, même avec de la volonté !

Nous sommes donc en permanence agissant, par la force de notre nature. Le problème est que nous sommes tellement immergés dans l'action, que nous ne prenons que peu de recul, avec un risque réel de dispersion. La question à se poser est donc : comment faire pour introduire suffisamment de non agir dans nos vies pour éviter d'agir à tout va, comme emporté au fil de l'eau ?

Les seules fois où une personne est dans le non agir, c'est-à-dire l'inaction, en dehors de la méditation ou de la contemplation, est lorsqu'il est dépressif. Une personne qui ne peut pas travailler est forcément dans un état de souffrance intérieure, ou mal au travail. Il vaut mieux intervenir sur ce qui bloque le mouvement naturel de l'action, plutôt que se demander comment pousser les personnes à agir.

Or, de nombreux dossiers sociaux sont fondés sur le fait que l'humain est spontanément dans le désir d'inaction, et qu'il faut le pousser à l'action. Cela a de multiples conséquences et conduit à des aberrations : par exemple, le dossier des retraites est fondé sur une définition de l'activité et de la non activité qui est réductrice et ne tient pas compte de la réalité anthropologique. La thèse retenue est la suivante : on affirme que le nombre d'actifs décroît par rapport au nombre d'inactif et qu'il faut donc baisser le niveau des retraites et rallonger la durée du temps de travail, afin d'éviter que le poids des inactifs sur les actifs soit trop important. Parallèlement, le temps passé dans le bénévolat est considéré comme de l'inactivité. Pourtant, une grève générale de l'associatif pourrait provoquer l'arrêt de secteurs entiers de l'activité de nos pays (l'éducation, la santé, une bonne partie du travail social, des loisirs, de la culture etc.).

**Du fait de ces croyances et partis pris, nous ne recevons pas d'incitations à la contemplation, à faire retour sur sa propre vie, sur nos choix de société et notre rôle dans l'humanité.** Il faut du temps d'arrêt par rapport au mouvement brownien de l'action (mouvement physique aléatoire qui s'accélère à chaque rencontre d'un obstacle), il faut une suspension pour qu'il y ait qualité de la présence et de la conscience dans l'action.

On peut aider les gens à se reconnecter à l'essentiel, en prenant en compte les fondamentaux écologiques et anthropologiques. Les premiers sont plus visibles lorsque l'on comprend que la nature peut être fragile et que si on la prend dans un rapport d'extériorité, on peut détruire notre niche écologique. Les seconds sont plus difficiles à voir car l'une des erreurs majeures sur l'être humain, comme l'a bien exprimé par le Dalaï Lama, est que " la plupart des humains vivent sans savoir qu'ils vont mourir, et meurent sans savoir qu'ils ont vécu". La peur de la mort conduit à une stratégie d'évitement de la vie. Sur le plan biologique, on sait que la mort est un processus intégré dans le vivant. Ainsi, quand les cellules deviennent immortelles, c'est le cancer, alors que lorsqu'un humain se porte bien, ses cellules s'autodétruisent en permanence. C'est ce que le biologiste Jean Claude Ameisen appelle d'un terme fort : la mort comme « sculpture du vivant ».

Cette approche est au cœur de nos propres vies : nous avons chaque jour une multitude de potentiels, et nous n'en réalisons qu'une partie. Ce choix d'actualisation d'une partie des potentialités de vie qui sont les nôtres tous les jours, nous devons apprendre à le faire en pleine conscience. Nous ne pouvons pas tout vivre ni tout faire mais nous pouvons le faire intensément. La plupart des être humains ont un rapport dégradé au temps : en évitant la vie, et en voulant vivre trop de vies en même temps, nous n'en vivons aucune. Il faut aider les gens à acquérir cette qualité de présence à la vie.

Prenons un exemple : la pratique de la respiration profonde, qui relie à soi et au monde, devrait, dans cette perspective, être enseignée dès la maternelle.

**Nature Humaine : Quels sont les moteurs personnels à privilégier pour concrétiser l'action ?**

**Patrick Viveret** : Un retour sur soi, pour retrouver ses priorités profondes, est essentiel. Mais ce n'est pas qu'un enjeu individuel, mais collectif et politique majeur. L'humanité pourrait aujourd'hui en finir avec sa propre histoire. **La question du travail sur soi, ou d'œuvre sur soi, et une vraie qualité de conscience est un problème politique.** Nous avons à devenir des *sapiens sapiens* (*sapiens* signifie à la fois « sachant » et « sage ») NDLR). L'enjeu de sagesse doit devenir un enjeu collectif : la démocratie est pour un groupe l'équivalent du « travail sur soi » d'une personne en quête de sagesse. Elle doit être un vecteur en permettant à des collectivités de s'interroger sur la qualité du mieux être de tous.

Nous ne pouvons pas jouer sur le seul registre de la peur des catastrophes, mais aussi sur ce désir collectif d'un avenir commun de qualité. Un lien direct entre l'imaginaire positif et la lucidité sur les risques est nécessaire, car l'absence d'imaginaire entraîne la fuite devant le problème. L'absence d'imaginaire a des conséquences notables : si je crois que je suis dans le "no future", parce que je ne vois pas l'avenir au delà de quelques années, je me mets dans la posture "après moi le déluge". C'est le cas des marchés financiers qui ne voient la soutenabilité du système que sur quelques années ! Symboliquement, mais aussi étymologiquement la crise financière est non seulement une crise de confiance mais aussi de foi dans la capacité de ce système à perdurer.

Le principe de responsabilité doit être relié au principe d'espérance d'un futur commun possible, qui nous permet de trouver la manière la plus adéquate de régler le problème, sinon il y a risque de tétanie ou stratégie d'évitement.

Autre couple indissociable, la capacité de s'indigner et celle de s'émerveiller. Cette dernière évite d'être dans la culture du "bof" et dans l'apathie. L'humain a une double polarité : la demande de sécurité (en tant qu'être fragile) et le désir d'intensité. Si je ne suis que dans la sécurité, je vais crever d'ennui et à terme rechercher le risque inconsidéré. Si je ne suis que dans l'intensité permanente, elle est source d'une telle insécurité qu'elle bascule dans un besoin de sécurité disproportionné. La question est donc d'équilibrer cette double dynamique.

La question de l'incarnation dans le réel est une question difficile car la tentation de l'humain est de sortir de la condition humaine ! Si j'ai peur des émotions, de l'amour, j'aspire à un règne animal ou même minéral. L'obsession de l'argent, qui exprime la fascination paradoxale pour un métal précieux, alors que la monnaie est aujourd'hui découplée non seulement de l'argent mais de l'or, manifeste en profondeur un désir de minéralisation. Les sociétés organisées autour du désir de l'argent sont des sociétés minérales. En naviguant entre l'idée d'être désincarnés et celle d'être figés dans le minéral, **nous faisons tout pour échapper à la condition humaine.**

Le processus de sidération collectif est inscrit dans cette vision figée de la vie. La sidération est la fascination pour une immobilité brillante. Sidus, la racine de sidération, signifie "étoile" en latin, à une époque où l'on croyait que la voute étoilée était figée. A l'inverse, le mot "désir", vient de "desidere" qui signifie le mouvement. Si je m'interdis le mouvement de la vie, je suis déjà mort.

**Nature Humaine : De quels moteurs a besoin aujourd'hui notre société pour permettre un vrai changement profond face à la crise écologique et humaine ?**

**Patrick Viveret :** Les grandes périodes de bifurcations dans l'histoire humaine ont montré qu'il peut y avoir de formidables accélérations. Le plus difficile, dit-on souvent, serait le changement des mentalités. Pourtant, une révolution dans les mentalités comme l'invention du mariage amoureux, qui rompt avec l'idée du mariage économique destiné à préserver une possession ou une filiation, est une idée nouvelle apparue dans l'entre deux guerres, qui s'est généralisée après la seconde guerre mondiale, pour s'imposer finalement en deux générations ce qui est extraordinairement court. C'est la même chose concernant la contraception, une mutation pourtant radicale, puisqu'elle instaure la dissociation entre sexualité et reproduction, avec des conséquences sociales importantes.

Prenons un autre exemple : Le GIEC, considéré comme trop pessimiste il y a quelques années est aujourd'hui trop optimiste pour une partie des scientifiques. On est devant des défis colossaux. Ils peuvent amener une profonde régression, avec le déclenchement de guerres pour l'eau, pour la terre, etc. Ou au contraire accélérer le changement dans l'ordre de la qualité de vie et de conscience.

Mais **la question du climat est aussi « intérieure »** : l'analyse transactionnelle a défini les 5 messages principaux qui nous empoisonnent la vie : "dépêche-toi", "soit fort", "fait des efforts", "soit parfait" et "fait plaisir". Les 3 premiers messages sont guerriers et les deux derniers sont puritains. Le message dominant actuel est donc de type "guerrier puritain" ! Il y

a donc un lien entre le dérèglement climatique extérieur et notre propre dérèglement climatique ou émotionnel intérieur (j'appelle cela les « écosystèmes émotionnels ») : pour arrêter la casse écologique et notre mode de croissance insoutenable il nous faut ralentir, nous poser, bref « travailler moins pour vivre mieux » ! Le meilleur progrès écologique serait aujourd'hui, à l'instar de la proposition d'un dessinateur célèbre proposant l'an 01 de se dire qu' "on arrête tout, on s'assoit pour réfléchir où on va". D'où ce que j'appellerai la nécessité d'un « mouvement de comtemplac'teurs ». La sortie par le haut est là.

En quelques générations, nous vivons des bouleversements colossaux, que l'on ne peut vivre que si nous avons tout d'abord une capacité de centrage sur l'essentiel, en plaçant notre désir dans l'ordre de l'être (de la qualité d'être et de mieux être) et non plus dans l'ordre de l'avoir ; et qu'ensuite nous développons notre sécurité intérieure émotionnelle avec une capacité d'autonomie plus grande pour ne plus chercher la sécurité exclusivement dans l'univers matériel.

**Tout ceci demande un saut qualitatif de l'état d'humain.** Pour compenser notre vulnérabilité, l'évolution a créé l'émergence de la conscience, saut qualitatif énorme dans l'ordre biologique. Or aujourd'hui, il faut un tel saut qualitatif. Les Dialogues en humanité posent cette question : tous les problèmes actuels, y compris les problèmes écologiques, sont reliés au rapport dégradé que l'Homme a à lui-même. Voilà pourquoi il s'agit de questions politiques et non uniquement personnelles. Les questions de la sagesse sont politiques : on ne parle pas d'un renoncement mortifère mais d'une sagesse érotique, le désir de vie étant le moteur principal de l'humanité. C'est pourquoi je parle de stratégie érotique mondiale : Freud a souligné de manière prophétique dans « malaise dans la civilisation » face aux risques mortifères du côté de Thanatos la nécessité d'un formidable sursaut d'Eros. Nous avons cette chance paradoxale que le défi écologique, avec sa forme climatique, construit une menace commune qui n'est pas portée, comme autrefois, par des barbares, des étrangers, des infidèles, mais par nous-mêmes. Aujourd'hui, l'humanité est menacée de l'intérieur, par sa propre inhumanité. Le politique est amené à faire un saut qualitatif : comment se protéger de notre barbarie intérieure. La réintégration des connaissances de sagesse concerne donc les enjeux de gouvernance mondiale.

Il nous faut repérer les forces de vie, que l'on reconnaît à travers les personnes qui ont un autre rapport à la richesse et au pouvoir. Pour elles, la monnaie est au service de l'échange et de l'activité et est n'a pas une valeur par elle-même. Ce sont aussi elles qui réinventent le pouvoir : pouvoir n'est plus unsubstantif qui se suffit à lui-même, mais un verbe auxiliaire qui appelle complément ; il y a le "pouvoir de" et non plus le "pouvoir sur". Il s'agit d'un pouvoir de création démultiplié par la coopération. Ces forces qui se positionnent différemment dans l'ordre du savoir, du sens, de la richesse et du pouvoir en faveur d'un développement dans l'ordre de l'être plutôt que d'une croissance dans l'ordre de l'avoir, existent déjà aujourd'hui dans la société civile et correspondent au phénomène émergent que l'on appelle souvent celui des « créatifs culturels ». Ces gens se croient minoritaires et isolés alors qu'ils représentent selon les enquêtes entre 12 et 25 % de la population des plus de quinze ans. Quand ces créatifs se reconnaissent, ils sont plus rayonnants et attractifs.

Ces forces sont immenses dans l'humanité. On peut se rappeler la phrase du Général De Gaulle : "Des forces immenses n'ont pas encore joué". L'aspiration des êtres est la paix, le bonheur, une meilleure qualité de vie, pas une aspiration à la guerre, à la souffrance. Mais nos processus institués (entreprise, politique, religieux) sont organisés de telle façon, que ceux qui captent l'argent et le pouvoir fascinent. Notre système exige d'entretenir les dominés dans une

situation de mal-être. C'est fascinant de voir à quel point nos sociétés déprimées, infantilisées dans le mal être ont besoin d'un leader plein d'énergie qui nous confirment que nous ne savons pas comment faire. Voilà une logique perverse, car on se remet dans les mains de gens qui sont eux-mêmes de grands malades psychiques (voir le livre "Ces malades qui nous gouvernent"). Confier des pouvoirs exorbitants à ces gens est évidemment dangereux. On croit que l'efficacité et le concret est d'aller là où il y a des sphères de décision. Mais les zones de haute décision sont aussi des zones de haute toxicomanie. Il faut s'en occuper bien sûr, en leur montrant qu'il y a d'autres chemins de vie et de sens mais à condition d'éviter d'être contaminés.

Le cœur des stratégies de transformation est la joie de vivre et l'apprentissage de la joie de vivre. Le mieux être et la bienveillance est la meilleure réponse au mal être. Le festif, l'érotique, le bonheur et le plaisir sont des ressources fondamentales dans la capacité de l'espèce humaine à se transformer profondément. Le renoncement est une perte d'énergie.

Le discours obsédant et dominant (la crise écologique est mortifère) est renvoyé par les politiques, les médias et les économistes. Mais l'aspiration fondamentale reste cette aspiration aux mieux-être comme le montrent le succès des livres sur le développement personnel, mais cela se passe hors des canaux dominants. Cette aspiration est plus forte qu'on le croit. On assiste à une multiplication incroyable des projets aujourd'hui : donc le problème est l'abondance et non la rareté.

Bien sûr, celui qui a le nez sur son projet n'est pas dans l'accueil de ce qui se fait ailleurs. Nous réfléchissons à un inter-réseau, pour coopérer et ralentir. Nous allons moins en faire pour ne pas être dans le productivisme et pour libérer du temps pour la capacité d'accueil, de reliance, de recul et pour libérer du temps pour les grands défis mondiaux. A un moment aussi décisif, nous devons nous donner de l'ambition et dépasser l'expérimentation et le micro local. La coopération permet de ralentir.. Il s'agit tout simplement de Reprendre le pouvoir sur nos propres vies.